

Vassilis Alexakis
La langue, mémoire de l'intime

Francine Bordeleau

Number 28, May–June 1987

Vivre ailleurs pour écrire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1987). Vassilis Alexakis : la langue, mémoire de l'intime. *Nuit blanche*, (28), 44–45.

VASSILIS ALEXAKIS

La langue, mémoire de l'intime

par Francine
Bordeleau

Le coup d'État du 21 avril 1967 marque en Grèce le début du régime dit «des colonels». Sous ce gouvernement militaire aussi impopulaire qu'autoritaire, plus de 40 000 personnes devaient quitter le pays. L'écrivain Vassilis Alexakis, qui vit en France depuis 1968, était parmi ceux-là. Il nous parle aujourd'hui de la difficile assomption du double statut d'exilé politique et d'écrivain.

Vassilis Alexakis a publié récemment *Contrôle d'identité* (Seuil, 1985), roman truffé d'éléments autobiographiques au titre révélant bien la problématique de l'homme en exil soumis au pouvoir paranoïaque du pays-hôte et en déperdition de sa propre identité. L'identité, cet élément indéfinissable qui permet à l'individu d'émettre un *je* cohérent, nécessite des racines: culture, territoire, langue. Et pour l'écrivain qu'est Alexakis, l'exil est d'abord ressenti dans la perte de la langue maternelle. Comme si la voix intérieure, *façonnée* dans une structure linguistique et discursive précise, ne pouvait se dire et s'expulser dans une langue seconde, d'emprunt. «Une partie de moi ne s'exprime pas, ne passera jamais en français: en particulier, tout ce que j'ai vécu en Grèce. J'ai besoin aussi de mettre en scène des personnages grecs, de parler de moi, de ma mère, des femmes que j'ai connues. Et ça, je ne peux pas le faire en français».

En même temps avec et séparé entre deux langues, Alexakis a «l'impression de vivre en version doublée», de demeurer malgré tout un étranger. «Dans une solitude si intense que j'ai eu brusquement envie de dormir avec une femme grecque, de parler grec pendant l'amour. Comme une manière de retrouver la langue, les racines.

C'est ce qui rend la situation de l'écrivain exilé plus difficile: coupé de sa langue, il est aussi coupé de lui-même. Après quelques années, s'il continue à écrire dans sa langue maternelle, il l'écrit d'une façon presque folklorique: parce que la langue bouge constamment et que l'écrivain, lui, n'est plus en contact avec le quotidien de chez lui. Pour moi qui étais journaliste en France, le

problème n'était pas d'écrire en français mais de constater, lorsque j'ai éprouvé le besoin de réécrire en grec, que j'écrivais un grec de touriste».

La Grèce comme un ailleurs

Lorsqu'il écrit, Alexakis exprime deux réalités, deux expériences. La première, celle des racines et de la culture, est confrontée au danger d'une langue folklorique et nostalgique. «Mais j'ai besoin de parler de ma vie d'inadapté à Paris: si je dis que j'écris *aussi* en français, c'est que je vis mal dans cette ville».

Alexakis veut cependant demeurer cet inadapté qui pourra toujours s'identifier à un ailleurs, à un type de société autre que celui instauré dans les métropoles d'Europe occidentale. «Je ne suis pas le seul à me sentir étranger: il faut voir la gueule des gens dans le métro à sept heures du soir, celle des banlieusards épuisés par Paris, totalement exilés dans leur ville natale. Au moins je suis Grec, je peux garder une distance, je possède un autre cadre de référence. Je peux dire: je ne suis pas obligé de m'identifier à ça, je n'ai pas que ça».

L'exil, une mort anticipée?

Et il y a, aussi, l'écriture: comme une peine, une fatigue nécessaires qui brisent la solitude de l'exilé. «Les choses ne peuvent jamais être à ce point bien que tu n'aies pas besoin d'écrire. Déjà la réalité de la mort, cette seule certitude est une raison suffisante».

Solitude et mort: deux choses terribles, symbolisées par le froid, deux choses terribles qu'appréhende Alexakis dès son arrivée en France. «Quelqu'un qui vient à l'étranger seul et assez jeune, quelqu'un qui fait cette expérience-là a une sorte de connaissance de la mort, de sa propre mort. Aussi avais-je une préoccupation obsédante: savoir où j'allais être enterré. Parce que dans une ville comme Paris, on éprouve le sentiment très vif de marcher sans plancher, sans cette certitude élémentaire que l'on arrivera de toute façon à s'en sortir. C'était devenu tellement important pour moi que je me suis renseigné sur le transfert des cadavres par avion. J'ai alors pris conscience que je n'étais vraiment pas bien à Paris, que je n'avais pas du tout envie d'être enterré, seul, à Paris». Mort et solitude: ces questionnements existentiels



et intellectuels chez la plupart des écrivains deviennent, chez l'écrivain exilé, des idées quotidiennes et surdéterminées.

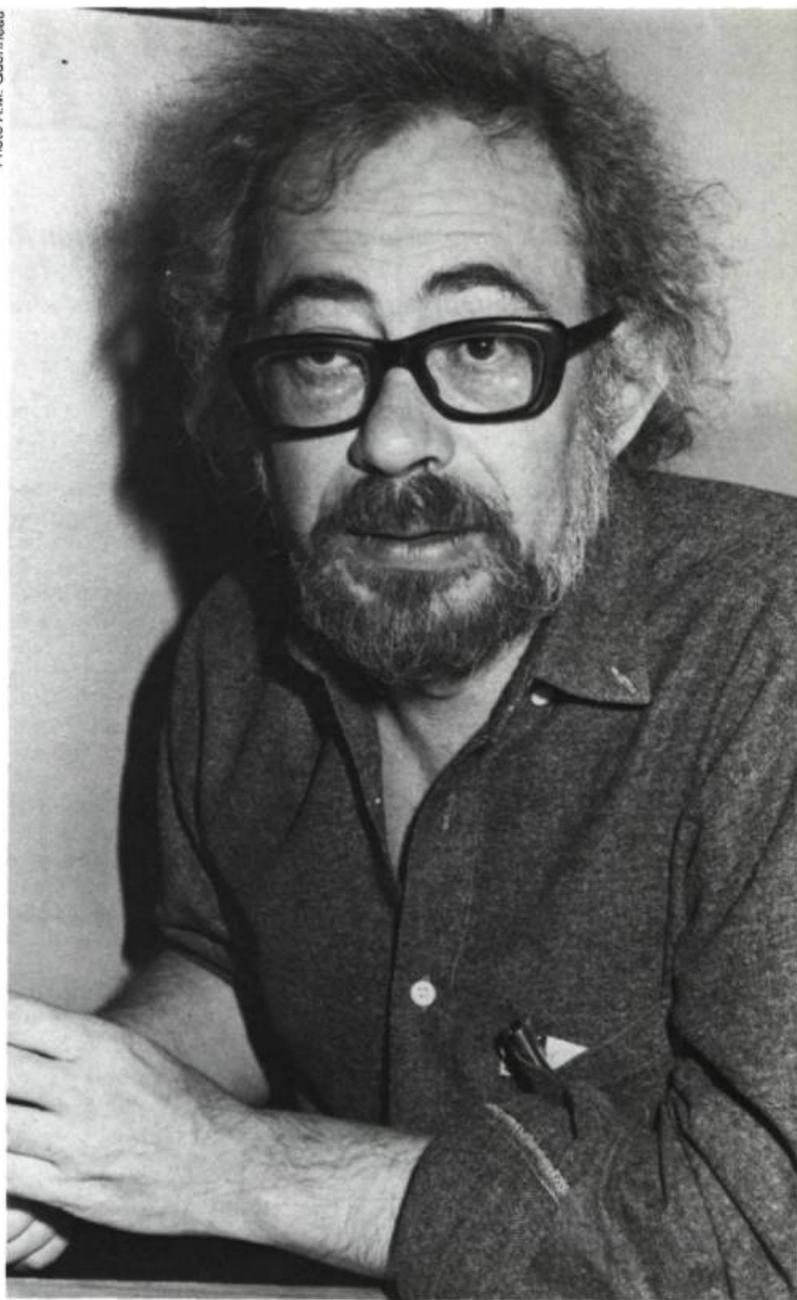
Un nécessaire équilibre

Puisque la vie en exil semble si inconfortable, Vassilis Alexakis n'a-t-il pas eu le désir de retourner en Grèce après la chute des colonels? «Pour moi, la vie s'était déjà transportée ailleurs (ici, en France). Je suis évidemment retourné à Athènes et au début, j'avais l'impression d'y être également en exil: ce pays m'échappait, j'en avais perdu l'histoire récente et je me sentais incapable d'en retracer l'évolution. Aujourd'hui, je sais qu'il me faut assumer cette précarité de vivre entre ou dans deux pays, entre ou dans deux langues. Je sais aussi que je suis modelé par un paysage: je dois porter en moi un certain nombre de choses et je ne peux pas renoncer à en parler. L'odeur de la mer, par exemple, je l'ai continuellement en moi. L'odeur de la mer et le paysage sont des choses qui subsistent toujours».

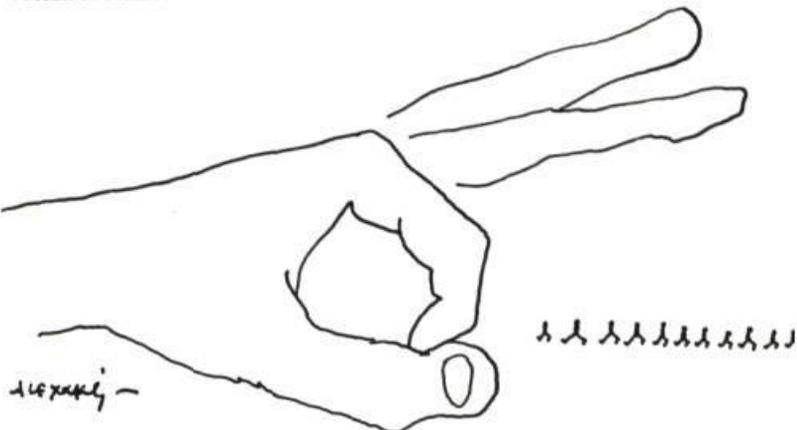
L'idée d'une œuvre, croit encore Alexakis, est forcément enracinée quelque part, cernée par un décor: celui, sans doute, de l'enfance, qui correspond à la chaleur, une chaleur qu'Alexakis ne retrouve qu'en Grèce. «Je n'ai rien à éliminer: puisque ma vie est partagée entre deux pays, il faut que j'assume tout. Ce qui me donne envie de voyager plus. Je me demande seulement: si je vais dans un troisième pays pour une période assez longue, dans quelle langue parlerai-je de ce pays? C'est angoissant. On peut devenir fou, vous ne croyez pas? Mais en même temps, ça ne doit pas être inintéressant».

Né à Athènes en 1943, Vassilis Alexakis vit en France depuis 1968. Avant d'écrire *Contrôle d'identité* (Seuil, 1985), il avait fait paraître quatre romans, des recueils de dessins (éditions grecques Exantas) et *Les Grecs d'aujourd'hui* chez Balland (1979).

Photo A. M. Guérineau



Vassilis Alexakis



François Mauriac a un jour déclaré que pour un romancier la porte se ferme à l'âge de 20 ans. Je le crois aussi. Même si j'ai écrit 15 romans à partir de situations empruntées à New York, la Californie, le Québec du XVII^e siècle, l'Irlande, Londres, Paris et Montréal, je crois que ma conception de la littérature, ma façon de penser en romancier, mes standards et mon enthousiasme littéraires ont été formés pendant les 20 premières années de ma vie, passées dans la condition pas particulièrement agréable d'être né catholique à Belfast. Néanmoins, le fait d'avoir davantage vécu en exil que dans mon pays natal m'a forcé à me rendre compte à quel point le contact avec l'Amérique du Nord, et le Canada en particulier, avait affecté ma façon d'écrire et ma perception du monde.

Brian Moore
Traduit de l'anglais par G. Pellerin

Les éditions du Roseau ont publié à l'automne 1986 le roman *Robe noire* de Brian Moore, né en Irlande, scénariste à l'O.N.F. et vivant maintenant à Malibu en Californie. Le C.L.F. avait par ailleurs fait paraître *Le fol été* de Sheila Redden en 1978.